

un vaste local et un personnel nombreux. Les foulons étaient donc en très grand nombre dans les villes antiques. Ils passaient pour être des gens joyeux qui avaient le goût du plaisir et des gais propos; aussi la comédie populaire de Rome aimait-elle beaucoup à s'occuper d'eux et à les mettre sur la scène. Le spectacle des foulons en bonne humeur (*fullones feriati*) avait le privilège d'amuser le peuple. La découverte de la nouvelle *fullonica* nous prouve que les foulons de Pompéi ressemblaient à ceux de Rome. On a trouvé sur le mur du portique où se lavait la laine les restes d'une grande peinture, malheureusement très effacée, mais qui paraît avoir été dessinée avec beaucoup de verve comique. On croit qu'elle représentait la fête de Minerve (*quinquatrus*), qui était aussi celle des foulons. On y voit des gens qui se livrent à la joie avec tant de pétulance que leurs jeux se terminent quelquefois par des coups, et que l'un d'eux, qui a été battu jusqu'au sang, vient se plaindre à la justice. Mais les scènes gaies dominent : ce sont des danses, des festins où les convives sont dépeints dans des attitudes grotesques ou obscènes que Rabelais oserait seul décrire. Cette liberté de pinceau nous rappelle que nous sommes dans le pays où fut créée l'atellane.

Ce qu'il faut remarquer, c'est que la nouvelle *fullonica*, la maison de Jucundus et celle qui contenait l'*Orphée* sont voisines l'une de l'autre. Si dans un seul coin de la ville on a pu trouver, presque à la fois, tant de curiosités, n'en faut-il pas conclure qu'on fait bien de continuer les travaux et qu'on peut s'attendre, en les poursuivant, à des découvertes encore plus heureuses ?

à peine de cesser; les bassins où l'on plaçait le linge sont intacts, et il semble que les robinets de fer, qui sont restés à leur place, vont y faire couler l'eau du Sarnus. Dans un coin, on voit une urne pleine encore de la matière érétaquée qu'on y avait mise la veille ou le jour même de l'éruption.

II

Ce que nous apprend surtout Pompéi. — La vie de province dans l'empire romain. — Difficulté de la connaître. — Comment Pompéi nous la met sous les yeux. — Tout l'empire reproduit les usages de Rome. — L'aristocratie de Pompéi. — Caractère des maisons pompéiennes.

Ces découvertes nouvelles, s'ajoutant à celles qu'on a faites depuis un siècle et demi, font assurément de Pompéi un des lieux les plus intéressants du monde. Par un privilège rare, on s'y instruit autant qu'on s'y amuse, et ce voyage, qui fait le charme des curieux, est encore plus agréable aux gens qui veulent apprendre. Aujourd'hui qu'on a déblayé près de la moitié de la ville, et qu'il est devenu si aisé de la parcourir, il convient de se demander quel genre particulier de profit on peut trouver à la visiter, et ce qu'elle enseigne surtout aux esprits sérieux qui l'étudient.

Il me semble que la grande utilité de Pompéi pour nous, c'est de nous faire connaître la vie de province dans l'empire romain. Nous savons très bien de quelle manière on passait le temps à Rome; les anciens auteurs sont pleins, à ce sujet, de renseignements précis. On peut, avec les lettres de Cicéron, refaire la journée d'un homme d'État. Les satires d'Horace nous peignent au naturel l'existence d'un flâneur dont l'occupation principale consiste à se promener au Forum ou le long de la Voie sacrée, à regarder les joueurs de balle au champ de Mars, à causer avec les marchands de blé ou de légumes, et le soir à écouter les charlatans et les diseurs de bonne aventure. Juvénal, plus indiscret, nous laisse entrevoir l'intérieur d'un affreux cabaret, rendez-vous des matelots, des voleurs, des esclaves fugitifs, et au

fond duquel les employés des pompes funèbres dorment côte à côte avec les prêtres mendiants de la Grande Déesse. Ce qui nous échappe, c'est la vie de province¹. Il est probable que nous la connaîtrions mieux, si nous avions conservé tout le théâtre latin. Comme les habitants des grandes villes aiment assez à plaisanter du ridicule des petites, on peut supposer que les auteurs de mimes et d'atellanes ne se faisaient pas faute d'en rire. C'est ce que prouvent les titres de quelques-unes de leurs pièces et les courts fragments que nous en avons conservés. Pomponius et Novius s'étaient amusés plus d'une fois à peindre les mésaventures d'un candidat. Il s'agissait sans doute des élections de quelque petit municpe : les Romains n'auraient point souffert qu'on se moquât de celles de Rome. Dans une pièce intitulée *la Sétinienne*, le poète Titinius avait mis sur la scène une de ces provinciales endurcies qui s'imaginent facilement que le monde entier tourne autour de leur village : c'est à lui qu'elles ramènent tout, elles croient que tout est fait pour lui. Celle-là, pendant qu'on lui montre Rome, ne songe qu'à sa chère Sétia. « Ah! répond-elle à ceux qui lui font voir le Tibre, quel service on rendrait au territoire de Sétia, si on pouvait l'y faire couler! » Par malheur, ce ne sont là que des fragments bien courts; ces pièces ont péri à peu près entièrement, et le peu qui nous en reste ne fait qu'exciter notre curiosité sans la satisfaire.

Si nous nous adressons aux écrivains qui nous sont parvenus tout entiers, nous ne sommes guère plus heureux. En général, ils ne nous parlent de la province que pour nous dire la répugnance profonde qu'elle leur cause.

1. J'entends ici le mot *province* au sens français, tout ce qui n'était pas Rome, et par conséquent l'Italie aussi bien que la Gaule ou l'Espagne. Les Romains faisaient une distinction, et ils ne comprenaient pas l'Italie dans ce qu'ils appelaient la province.

Elle n'était pas plus à la mode alors qu'aujourd'hui parmi les lettrés et les beaux esprits : tous déclaraient d'un commun accord qu'il n'était pas possible de vivre hors de Rome. Sans doute on était bien forcé de reconnaître que c'était un des séjours les plus malsains du monde. La Fièvre y avait eu des autels dès le règne de Numa, et les prières qu'on lui faisait depuis si longtemps ne la désarmaient guère. Sénèque avoue qu'il suffisait de quitter un moment cette lourde atmosphère de poussière et de fumée pour se sentir mieux portant; mais on ne la quittait jamais volontiers. Cicéron, pendant qu'il y vivait tranquille, ne se gênait pas pour dire, même dans ses discours publics, que c'était une ville fort laide et très mal bâtie, que les maisons étaient trop hautes, et les rues trop étroites¹. Il changea d'opinion dès qu'il fut forcé d'en sortir. « Qu'elle est belle! » s'écriait-il en y rentrant² : il lui suffisait d'en avoir été banni quelques mois pour la trouver admirable. Cependant il la quitta encore quelques années plus tard pour aller gouverner la Cilicie; mais cette fois aussi il se mit à la regretter aussitôt qu'il l'eut perdue de vue. Il n'était pas arrivé dans sa province qu'il s'occupait déjà des moyens d'en revenir le plus tôt possible. Pendant qu'il administrait des pays plus grands que des royaumes, qu'il commandait des armées, qu'il recevait les compliments du Sénat sur ses victoires, il ne se consolait pas d'être si loin du Capitole, il écrivait à son ami Cælius des lettres désolées dans lesquelles il lui recommandait de ne jamais quitter Rome et de vivre toujours à cette lumière : *urbem, urbem, mi Rufe, cole, et in ista luce vive!*³ A la rigueur, on comprend qu'un homme d'État ne consentit pas à perdre le Forum de vue; il avait trop d'intérêt à ne pas s'en

1. Cicéron, *De lege agr.*, II, 35. — 2. Id., *Post rid.*, ad pop., 1. — 3. Id., *Ad fam.*, II, 12.

éloigner. Ce qui surprend davantage, c'est que les pauvres gens eux-mêmes, à qui la vie était si chère et si difficile à Rome, s'obstinaient aussi à y rester. Juvénal a décrit d'une façon fort éloquente à quelles misères un pauvre client comme lui y est tous les jours exposé. Pour se donner le courage d'en sortir, il se vante à lui-même le séjour de Sora, de Fabrateria, de Frusinone, charmantes villes où l'on ne risque pas d'être écrasé le matin par les voitures et assassiné le soir par les voleurs, où l'on peut acheter une maison et un jardin au prix que coûte à Rome la location annuelle d'un obscur taudis. « Ah! se dit-il avec une émotion qui nous touche, c'est là qu'il te faut vivre, amoureux de ta bêche et soignant bien ton petit clos; il te rapportera assez de légumes pour régaler cent pythagoriciens. C'est quelque chose, n'importe où, n'importe dans quel coin, d'être propriétaire, ne fût-ce que d'un trou de lézard¹! » Et pourtant Juvénal ne parvint pas à se convaincre; il demeura à Rome, où Martial nous le fait voir se fatiguant le matin à gravir les rampes du grand et du petit Cælius pour aller faire sa cour aux riches qui le protègent. Stace au moins montra plus de résolution; il voyait sa réputation croître, sans que sa fortune augmentât; il était le premier poète de Rome et l'un des plus misérables; il lui fallait pour vivre chanter les amours des gens riches et célébrer sur tous les tons les vertus de Domitien. Ce qui lui faisait le plus de peine, c'est qu'il avait une grande fille à marier, une fille pleine de talents, qui jouait de la lyre et chantait à ravir les vers de son père. Malheureusement il n'avait pas de dot à lui donner, et « sa belle jeunesse s'écoulait stérile et solitaire² ». Il prit le parti de retourner à Naples, son pays, où il espérait trouver une existence plus facile et

1. Juvénal, III, 228. — 2. Stace, *Silvæ*, III, 5, 60.

des gendres moins exigeants; mais sa femme refusa de le suivre. C'était une de ces Romaines obstinées qui ne croyaient pas qu'on pût vivre ailleurs que sur une des sept collines. A l'idée de quitter Rome, elle poussait de profonds soupirs et passait les nuits sans sommeil. En vain Stace lui dépeignait-il en vers charmants les merveilles de Pouzzoles et de Baïes, ce pays enchanteur « où tout se réunit pour charmer la vie, où les étés sont frais et les hivers tièdes, où la mer vient tranquillement mourir sur ces rivages qu'elle caresse »; elle ne songeait jamais qu'à Suburra et aux Esquilies: elle était femme à regretter les ruisseaux de Rome en présence de la mer de Naples.

Cette répugnance que la province inspirait aux beaux esprits de Rome explique le silence qu'ils ont gardé sur elle: on n'aime pas à parler de ce qui déplaît; aussi en parlent-ils le moins qu'ils peuvent, et ce qu'ils disent ne nous apprend rien de précis ni de nouveau. On serait donc aujourd'hui fort embarrassé pour deviner de quelle manière se passait la vie dans une petite ville de l'empire romain, si, fort heureusement, on n'en avait retrouvé une. La découverte de Pompéi nous console tout à fait du silence des écrivains anciens. Pour savoir comment on vivait hors de Rome, nous n'avons plus besoin de réunir à grand-peine des textes insignifiants et douteux, une courte promenade dans Pompéi nous en apprend bien davantage.

Nous pouvons nous attendre, avant d'y entrer, que nous n'y serons pas aussi dépaysés qu'on est peut-être tenté de le croire. Partout où il existe une capitale importante, elle exerce sur les autres villes un attrait souverain; on imite ses monuments, on copie ses modes, on reproduit son langage, on vit de sa vie. Au premier siècle, tout l'univers avait les yeux sur Rome; ses usages

avaient pénétré partout. Seule, la civilisation grecque résistait encore : l'Orient se défendait avec énergie contre ce qu'il appelait une invasion de barbares; mais en Occident les nationalités les plus vigoureuses et les plus rebelles s'étaient laissé vaincre. L'Espagne, la Gaule, la Bretagne, subissaient les mœurs aussi bien que les lois du vainqueur; comme disent nos voisins d'outre-Rhin, le monde s'était romanisé.

L'influence romaine s'insinuait dans les pays les plus lointains par plusieurs côtés à la fois. Pendant que les légions, en traversant l'empire pour aller camper aux frontières, la faisaient pénétrer dans les classes populaires par cette affinité naturelle qui partout lie le peuple avec les soldats, les négociants qui s'étaient établis à la suite des armées communiquaient ou même imposaient leurs habitudes et leur langue aux marchands, aux agriculteurs, à tous ceux qui avaient affaire à eux pour leur vendre leurs produits ou acheter ceux de Rome. Quant à la société distinguée, elle se trouvait en rapport avec les intendants (*procuratores*), les propréteurs, les proconsuls que l'empereur et le Sénat envoyaient gouverner les provinces. Ces personnages étaient toujours des gens du meilleur monde, chevaliers ou sénateurs, habitués à fréquenter le palais de César, et qui apportaient comme un air de Rome dans ces contrées éloignées. Ils étaient souvent accompagnés par leurs femmes, ils avaient toujours avec eux des fils de grandes familles, qui venaient s'instruire aux affaires par leur exemple, et des affranchis qui leur servaient de secrétaires. C'était une sorte de cour sur laquelle se réglait la bonne société des villes où ils résidaient. A ce contact journalier des marchands, des soldats et des gouverneurs, les provinces étaient devenues romaines. Tacite dit qu'on y lisait avec soin les journaux de Rome pour se tenir au courant des

moindres aventures qui se passaient au Sénat ou sur le Forum¹; on y répétait les bons mots contre les maîtres du moment, on voulait y savoir les belles phrases et les pensées brillantes des orateurs en renom. Les ouvrages nouveaux des auteurs à la mode se lisaient partout. Les libraires de Lyon réclamaient les derniers plaidoyers de Pline, ceux de Vienne vendaient les épigrammes de Martial, et ce poète nous dit avec orgueil qu'on chantait ses vers partout où s'étendait la domination romaine. Même chez les peuples peu connus, mal soumis, Rome pénétrait par ses arts et sa littérature autant que par ses armes. « La Gaule, dit Juvénal, a fait l'éducation des avocats bretons, et l'on dit que Thulé songe à se procurer un professeur public d'éloquence². » Juvénal veut plaisanter, mais il n'exagère pas autant qu'il croit. La Bretagne était une des dernières conquêtes de l'empire et en apparence une des moins solides; on sait pourtant quels déchirements elle éprouva quand il lui fallut s'en séparer au moment des invasions. Il est donc probable que ces provinces éloignées, ces pays perdus, ménageaient plus d'une surprise au Romain qui les visitait : il devait être fort étonné de ne pas s'y sentir trop dépaysé, il y retrouvait même quelquefois ce qu'on a le plus de peine à transporter d'un pays à l'autre, cette élégance dans les manières, cette finesse dans le langage, ce tour particulier dans les railleries, enfin toutes ces qualités délicates que les Romains comprenaient sous le nom d'*urbanité*, parce qu'ils les croyaient attachées au séjour de la grande ville. Quand Martial arriva à Bilbilis, au cœur de l'Espagne, il se croyait dans un pays de sauvages et gémissait d'y être venu. Quelle ne fut pas sa surprise d'y trouver une véritable Romaine! Les éloges qu'il

1. Tacite, *Ann.*, xvi, 22. — 2. Juvénal, xv, 110.

donne à Marcella, même en faisant la part de la politesse, montrent que l'urbanité avait pénétré jusqu'à Bilibis. « Prononce un seul mot, lui disait-il, et le Palatin croira que tu lui appartiens. Aucune des femmes qui sont nées dans Suburra ou qui habitent les pentes du Capitole ne pourrait lutter avec toi. Toi seule adoucis mes regrets d'avoir quitté la ville maîtresse; seule, tu suffis à la faire revivre tout entière pour moi¹! »

Si les belles manières du Capitole et du Palatin se retrouvaient au fond de l'Espagne, si l'on étudiait la rhétorique à Thulé, si aux extrémités du monde on reproduisait fidèlement les usages et les modes, la façon de parler et de vivre des Romains, il est clair que cette imitation devait être beaucoup plus visible dans une ville italienne, à Pompéi surtout, c'est-à-dire aux portes de Baïes et de Naples, où la jeunesse élégante de Rome venait tous les ans « jouir des bains chauds et du spectacle enchanteur de la mer² ». Ces visiteurs distingués répandaient autour d'eux les habitudes de la grande ville, et les habitants de Pompéi pouvaient se familiariser avec elles sans presque sortir de chez eux. Cette influence devait se faire sentir sur tout le monde; mais c'étaient les riches surtout, ceux qui formaient l'aristocratie du pays, qui avaient là sous les yeux des modèles qu'ils cherchaient volontiers à reproduire.

Il y a eu de tout temps une aristocratie importante à Pompéi; mais celle qui gouvernait la petite ville à l'époque de sa ruine ne paraît pas fort ancienne. On a fait remarquer que les inscriptions antérieures à l'empire contiennent des noms de magistrats qui ne reparaissent plus dans la suite. Les familles de ces personnages semblent avoir disparu ou s'être obscurcies plus tard. A leur place, les

1. Martial, XII, 21. — 2. *Propter aquas calidas deliciosasque maris.* C'est un vers d'une épithaphe qui a été trouvée à Ostie.

Holconius, les Pansa, etc., se montrent avec les premiers Césars. Faut-il croire que les grands événements qui se passèrent alors ne furent pas étrangers à leur fortune subite? Leur générosité nous prouve qu'ils étaient fort riches; or les richesses n'arrivent ainsi tout d'un coup qu'aux industriels habiles, aux négociants hardis, aux spéculateurs heureux. N'oublions pas que Pompéi, qui ne semble avoir été qu'une ville de plaisir, était aussi une ville de commerce. Strabon prétend qu'elle servait de port à Acerra, à Nole, à Nocera; elle était donc, pour tout ce côté de la Campanie, une sorte de centre industriel. Il est bien possible que l'élan donné aux affaires par l'établissement de l'empire, la paix et la sécurité rendues au monde après tant de troubles, le progrès du bien-être et de la richesse publique qui en était la suite naturelle, aient amené tout d'un coup au premier rang des familles dont la situation avait été jusque-là plus modeste et fondé ces grandes maisons qui, pendant un siècle, vont dominer dans la ville. Que cette aristocratie ait pris goût à imiter les manières de la noblesse romaine qu'elle entrevoyait de temps en temps sur ses rivages, il n'y a rien là de bien surprenant; sa situation dans la petite ville était à peu près celle des grands personnages de Rome: comme eux, elle occupait toutes les fonctions publiques; comme eux aussi, elle gagnait et payait la faveur du peuple par des libéralités incroyables. Les deux frères Holconius ont à leurs frais rebâti tout le théâtre. Les inscriptions des monuments qu'ils ont construits ou qu'on a élevés en leur honneur nous apprennent leur vie publique; quant à leur existence privée, elle est moins aisée à connaître. En attendant qu'on ait la chance de mettre la main sur leurs livres de compte, comme on a retrouvé ceux du banquier Jucundus, c'est surtout la richesse et la beauté de leurs habitations qui peut nous donner quelque idée de leur façon de vivre.

Si nous voulons apprécier les belles maisons de Pompéi comme il convient et nous bien rendre compte des agréments qu'elles devaient avoir pour leurs propriétaires, il faut nous défaire de quelques préjugés. Les habitants de cette charmante ville semblent préoccupés de chercher par-dessus tout leur bien-être, mais ils ne le placent pas où nous le mettons : chaque siècle en ce genre a ses opinions et ses préférences, et il y a une mode pour la façon d'être heureux comme pour le reste. Si nous nous laissons trop dominer par cette tyrannie de l'habitude qui ne nous permet pas de croire qu'il soit possible de vivre autrement que nous vivons, les maisons de Pompéi nous paraîtraient peut-être petites et incommodes. Mais si nous oublions un moment nos idées et nos usages, si nous essayons de nous faire Romains par la pensée, nous trouverons que ceux qui les habitaient les avaient très bien faites pour eux, et qu'elles étaient parfaitement appropriées à tous leurs goûts et à tous leurs besoins. Il est difficile aujourd'hui dans nos grandes villes, même aux gens riches, de posséder un hôtel pour eux seuls. Ils se logent la plupart dans des maisons qu'ils partagent avec beaucoup d'autres ; leurs appartements se composent d'une série de pièces vastes, aérées, percées de larges fenêtres, qui prennent l'air et le jour sur des rues ou des places. Il n'y a rien de semblable à Pompéi. Le nombre des maisons habitées par une seule famille y est très considérable. Les pièces principales sont toutes au rez-de-chaussée¹. Les plus riches se sont construit une maison située entre quatre rues, et qui occupe, comme on disait,

1. Les étages supérieurs devaient être réservés pour les pièces moins importantes. On y arrive par des degrés raides et étroits. Il n'y a rien qui ressemble au grand escalier des maisons modernes qui dessert à la fois tous les étages, et qui est commun à tous les appartements. On trouvera chez Nissen (*Pompeian. Stud.*, p. 602) des observations très ingénieuses sur le rôle que joue cet escalier dans

une île entière. S'ils sont économes de leur fortune, ils distraient de ce vaste espace de terrain quelques parcelles dont ils font des boutiques qu'ils louent un bon prix ; ces boutiques occupent quelquefois tous les dehors de l'habitation. Tandis que chez nous la façade est soigneusement réservée pour les beaux appartements, à Pompéi, on l'abandonne au commerce, ou bien on la ferme de murs épais et sans ouvertures. Toute la maison, au lieu de regarder vers la rue, est tournée vers l'intérieur. Elle ne communique avec le dehors que par la porte d'entrée, rigoureusement fermée et gardée ; peu de fenêtres, et seulement dans les étages supérieurs : on veut vivre chez soi, loin des indifférents et des étrangers. Aujourd'hui, ce que nous appelons la vie domestique appartient beaucoup au public. Le monde entre chez nous aisément, et, quand il n'y vient pas, nous voulons au moins l'apercevoir par nos fenêtres largement ouvertes. Chez les anciens, la vie privée est plus retirée, plus véritablement solitaire que chez nous. Le maître du logis ne tient pas à voir dans les rues ; surtout il ne veut pas que de la rue on regarde chez lui. Dans sa maison même, il a des divisions et des distinctions. La partie où il accueille les étrangers n'est pas celle où il se retire avec sa famille ; on ne pénètre pas aisément dans ce sanctuaire qui est séparé du reste par des corridors, fermé par des portes ou des tentures et gardé par des concierges. Le maître reçoit quand il veut, il s'enferme chez lui quand il lui plaît ; et si quelque client, plus ennuyeux et plus tenace, l'attend à sa sortie dans son vestibule, il a une porte de derrière (*posticum*), sur une rue étroite, qui lui permet de s'échapper.

nos habitations et le caractère qu'il leur a donné. De toutes les parties de la maison moderne, c'est celle qu'un Pompéien aurait le moins comprise.

A ceux qui trouvent les pièces des maisons pompéiennes un peu trop étroites à leur gré, on a déjà répondu que les habitants passaient une grande partie de leurs journées hors de chez eux, sous les portiques du Forum ou des théâtres. Il faut ajouter que, si les chambres ne sont pas grandes, elles sont nombreuses. Le Romain use de sa demeure comme de ses esclaves, il a des pièces différentes pour tous les incidents de la journée comme il a des serviteurs pour toutes les nécessités de la vie. Chaque pièce, chez lui, est faite exactement pour l'usage auquel on la destine. Il ne se contente pas, comme nous, d'une seule salle à manger ; il en a de plusieurs dimensions, et il en change selon la saison, selon le nombre des amis qu'il veut traiter. La chambre où il fait sa sieste pendant la journée, celle où il se retire la nuit pour dormir, sont très petites, elles ne reçoivent la lumière et ne prennent l'air que par la porte : ce n'est pas un inconvénient dans le Midi, où l'obscurité donne la fraîcheur. Il n'y demeure d'ailleurs que juste pendant qu'il dort. Pour le reste du temps, il a une cour fermée ou presque fermée qu'on appelle *atrium*, une cour ouverte ou *péristyle*. C'est là qu'il séjourne le plus volontiers quand il est chez lui. Il s'y trouve non seulement avec sa femme et ses enfants, mais sous l'œil de ses serviteurs, et quelquefois dans leur société ; malgré ses goûts de retraite et d'isolement dont j'ai parlé, il n'évite pas leur compagnie : c'est que la famille antique est plus étendue que la nôtre, elle comprend à un degré inférieur l'esclave et l'affranchi, de sorte que le maître, en vivant avec eux, se croit toujours avec les siens. Ces cours ouvertes et fermées, où la famille passe sa vie, se retrouvent dans toutes les maisons pompéiennes sans exception. Elles y sont indispensables pour donner du jour à tout le reste. Aussi prend-on plaisir, même chez les moins riches, à les orner

avec goût, quelquefois avec profusion. Si le terrain le permet, on y plante quelques arbustes, on y fait pousser quelques fleurs ; les moralistes¹, les gens du monde se moquent de ces jardins en miniature, entre quatre murs ; ils en parlent à leur aise, eux qui possèdent des villas magnifiques avec de grands arbres et des treilles suspendues à des colonnes élégantes. Chacun fait ce qu'il peut, et j'avoue que je ne saurais être sévère à ces pauvres gens qui voulaient à toute force se mettre devant les yeux un peu de verdure. Je leur en veux davantage de leur amour pour ces petits ruisseaux qu'ils appellent pompeusement des *euripes*, pour ces grottes en rocailles ou en coquillage qui ne sont que des colifichets prétentieux. Ce qui les excuse, c'est que ce goût bizarre a été partagé par les bourgeois de tous les pays et de tous les temps. Ceux de Pompéi au moins l'emportent de beaucoup sur les autres par les précautions qu'ils prennent pour que leurs regards ne tombent jamais sur quelque objet déplaisant. Ils possèdent de belles mosaïques, des stucs brillants, des incrustations de marbre où leurs yeux se reposent volontiers. L'éclat fatigant des pierres blanches a été partout adouci par des nuances agréables. Les murs sont peints en gris ou en noir, les colonnes teintées de jaune ou de rouge. Le long des corniches courent des arabesques gracieuses, composées de fleurs entrelacées, où se mêlent par moment des oiseaux qui n'ont jamais existé, et des paysages qu'on n'a vus nulle part. Ces fantaisies sans signification plaisent à l'œil et n'exercent pas l'esprit. De temps en temps sur un panneau plus vaste une scène mythologique peinte sans prétention et à grands traits rappelle au maître quelque chef-d'œuvre de l'art antique, et l'en fait jouir par le souvenir. Quelquefois ce

¹ Voyez ce que dit à ce sujet Fabianus (Seneca rhetor, *Controv.*, II, préf.).

petit bourgeois est assez heureux pour posséder une imitation en bronze d'une des œuvres les plus belles des sculpteurs grecs, un satyre qui danse, un athlète qui combat, un dieu, une déesse, un joueur de cithare, etc.¹. Il en sait le prix, il en comprend la beauté, il l'a placé sur un socle, dans son *atrium* ou son péristyle, pour le saluer du regard toutes les fois qu'il entre ou qu'il sort. C'étaient des gens heureux que ces riches Pompéiens ! Ils savaient embellir leur vie de tous les agréments du bien-être, la relever par les jouissances des arts, et je crois que beaucoup de personnages importants de nos plus grandes villes seraient tentés d'envier le sort des obscurs citoyens de ce petit municiple.

III

Les peintures de Pompéi d'après les travaux de M. Helbig. — Grand nombre de tableaux mythologiques. — Caractère de ces tableaux. — Les peintures de Pompéi ne sont pas originales. — Pourquoi les critiques du premier siècle traitent si sévèrement la peinture de leur temps. — A quelle école les artistes pompéiens empruntent-ils le sujet de leurs tableaux ? — La peinture alexandrine ou hellénistique. — Les tableaux d'appartement. — Caractère général de la peinture hellénistique. — Jusqu'à quel point les artistes pompéiens reproduisaient-ils fidèlement leurs modèles ? — Quel est le mérite particulier des peintures de Pompéi ?

Ce qui nous paraît surtout digne d'envie dans ces charmantes maisons, ce sont les peintures qui en couvrent presque toutes les murailles. Elles font la surprise et

1. C'est de Pompéi et d'Herculanum, c'est-à-dire de deux villes de second ordre, que viennent les beaux bronzes du musée de Naples qui font l'admiration des étrangers. Chez les bourgeois de nos villes de province, on ne trouverait rien de semblable. Il faut ajouter que ce qu'il y avait de plus beau à Pompéi n'y est pas resté. Nous savons que les habitants ont fait des fouilles après la catastrophe et qu'ils sont venus enlever leurs objets les plus précieux. Nous n'avons donc aujourd'hui que ce qu'on n'a pas pu retrouver ou ce qu'on a négligé de prendre.

l'admiration de tous ceux qui visitent Pompéi. Mais ce n'est pas assez de les regarder en passant, comme on fait d'ordinaire. Si nous voulons emporter d'elles quelque chose de plus qu'une impression fugitive, il nous faut interroger ceux qui s'en sont spécialement occupés, et que leurs études antérieures préparaient à les bien comprendre. En prenant pour guide un connaisseur éclairé, nous apprendrons à les mieux goûter, nous en aurons une intelligence plus complète, nous arriverons à tirer d'elles quelques notions certaines sur le caractère et l'histoire de l'art ancien.

M. W. Helbig est précisément un de ces critiques dont personne ne conteste la compétence et auxquels on peut se fier sans danger. Personne n'a plus étudié que lui les peintures d'Herculanum et de Pompéi, et il a écrit sur elles deux savants ouvrages qui se complètent l'un par l'autre. Le premier nous en donne le catalogue minutieux, avec des descriptions aussi précises que possible, et les classe d'après leur sujet, quand on est assez heureux pour le découvrir¹. Dans l'autre, l'auteur traite toutes les questions que ces peintures soulèvent ; il cherche surtout à savoir jusqu'à quel point les artistes qui les ont faites sont originaux et si l'on peut connaître à quelle école ils appartiennent².

De ces deux livres, il est naturel que ce soit le second qui se lise avec le plus de plaisir ; mais le premier, quoique plus aride en apparence, est peut-être encore plus utile. Même isolé de l'autre ouvrage qui lui sert de commentaire, ce catalogue est plein des renseignements les plus curieux. Il me semble qu'on peut juger une époque non seulement par les livres qu'elle lit volontiers,

1. *Wandgemälde der von Vesuv verschütteten Städte campaniens*, Leipzig. — 2. *Untersuchungen über die campanische Wandmalerei*. Leipzig.